

24 | Fragments de France



Entre éleveurs et bergers, la loi des alpages

Alors que le métier de berger, au plus près de la nature, n'a jamais autant fasciné les citadins, un conflit opposant deux saisonniers aux éleveurs qui les emploient agite le Queyras

HAUTES-ALPES - envoyée spéciale

Groupement d'éleveurs cherche aide-bergère ou bergère, même sans expérience... En vacances dans le Queyras, Noëlle Garsou a une brusque révélation en lisant une petite annonce. Bergère ? Elle n'a pourtant rien d'une novice en quête de vocation. Cinquante ans ou presque, mariée et mère de deux enfants, elle a déjà vécu plusieurs vies en Belgique, son pays : éducatrice de rue, institutrice ou infirmière. Mais voilà que « bergère », ce simple mot, lui paraît soudain la réponse aux questions qui la tourmentent depuis longtemps. A quoi je sers ? Où trouver ma place ? En 2018, elle écrit dans son journal : « Année de changement, j'emboîte le pas vers l'essentiel, des chemins tant attendus. »

Quatre étés plus tard, on la retrouve perchée sur un rocher à l'alpage de Péas, le bâton à la main, les yeux sur le troupeau, 1300 brebis à garder pendant les quatre mois d'estive. Les cimes du Queyras, dans les Hautes-Alpes, encerclent l'horizon, un vaujour plane très haut. Pas de bruit dans le tout petit matin, sauf les sonnailles des bêtes et les chiens qui s'ébrouent. C'est la paix des hauteurs, la paix minérale. A côté de Noëlle, Lambert Becq, son collègue, s'est noué un foulard sur la tête, ses cheveux lui tombent dans le cou. Ils sont beaux, rien à dire, une photographie parfaite. Tout à l'heure, des promeneurs s'arrêteront pour prendre des clichés, comme tous les jours. Et un enfant posera la question que leur posent tous les enfants : « Vous avez vu le loup ? »

Le troupeau se déploie dans une longue coulée d'herbe. Parfois, Noëlle Garsou demande à Lambert Becq s'il a remarqué cette bête qui boite ou l'autre qui ne mange plus. Ce matin-là, Lambert parle le premier : « Tu imagines si on devait calculer ce qu'on gagne à l'heure ? » Alors Noëlle éclate : « Arrête, ne me casse pas mon rêve ! » C'est une des premières fois peut-être qu'ils évoquent leurs conditions de

travail. En quelques semaines, pourtant, elles vont faire éclater leur bulle. Et leur départ en catastrophe de l'alpage de Péas avant la fin de la saison 2021 racontera une drôle d'histoire, une fable presque : les bergers, les éleveurs et le loup.

En 2018, c'est Marie Léauté qui sélectionne Noëlle Garsou parmi les candidates bergères. Celle-là n'est pas n'importe qui : on la surnomme la « Reine de Péas ». Depuis alors quinze ans, Marie Léauté exerce son règne sur les 700 hectares d'alpages, à plus de 2000 mètres d'altitude au-dessus de Châteauneuf-Vieille. « Une bergère à l'ancienne, quelqu'un du milieu », commentent aujourd'hui pudiquement ses employeurs, les familles Girard et Allemand, réunies au sein du groupement pastoral de Péas, dont elle gardait le cheptel.

CHIENS, BREBIS ET BRINS D'HERBE

Née en 1957, Marie Léauté paraît surgir d'on ne sait quelle nuit des temps, où des gamins se vendaient pour un bol de soupe sur le marché de Guillestre, un gros bourg d'à côté, et une paire de chaussons suffisait à payer le berger. Petite enfant, elle menait des chèvrès, avant d'être placée en institution. Mariage dès que possible, puis des travaux de ménage, le ramassage des pommes, le gros ouvrage pour qui veut d'elle. La Reine a connu les étables puantes et noires de mouches, elle a couché dans les « niches à berger », ces renforcements dans le mur des fermes laissant à peine la place pour un corps allongé. Parfois, les gens la redoutaient et son mari aussi, buveur et dépensier. Même divorcée, elle ruse pour le défendre : il reste son grand amour. Quelques bêtes achetées à crédit la tirent d'affaire un temps. Mais les dettes l'écrasent. Tout est perdu. En 2003, son embauche à Péas, au service des deux propriétaires, ressemble à un dernier salut.

Tout de suite, l'alpage l'a prise. Elle l'appelle « ma montagne » et y transporte son univers pour la saison, c'est-à-dire quatre chiens et autant de chats. Ici, comme souvent dans les Alpes, deux cabanes d'altitude servent de logement

pour l'estive, une quinzaine de mètres carrés chacune, dont l'une sans eau potable, ni sanitaires, ni électricité. La Reine y plante un potager, bordé de rosiers et de lupins violets. Avec les humains, les mots lui viennent péniblement. Elle ne converse vraiment qu'avec les chiens, le troupeau, les brins d'herbe. Même les brebis ne portent plus les noms « Girard » ou « Allemand » – ceux de ses employeurs. Dès qu'elles arrivent sur « sa » montagne, elles deviennent siennes, rebaptisées « Léauté », comme elle. Là-haut, la Reine est en son domaine.

Les patrons laissent faire. Pour un éleveur, l'herbe a toujours été une bataille, chacun essaie de décrocher sa part d'alpage, louée auprès des communes : la transhumance procure au troupeau un tiers de sa nourriture annuelle, la meilleure surtout. Une bête peut gagner jusqu'à 200 grammes par jour en pâturage d'altitude, bien plus qu'en plaine. Or, la Reine de Péas n'a pas son pareil : elle sait où mener les bêtes pour qu'elles redescendent « belles ». Dans la cabane, elle monte son bois, sa propre bouteille de gaz. Ses contrats lui passent par-dessus la tête, elle signe sans les lire. « J'avais trop peur de perdre mon vallon. »

Le groupement pastoral lui a délégué le recrutement de ses « aides-bergers ». En fait, elle réussit surtout à les faire fuir, l'un après l'autre. Elle le reconnaît volontiers : « Leur mener la vie dure, c'est ma façon à moi, le me suis ersauvagée. » Quand Noëlle Garsou se présente. La Reine regarde ses mains. « Une travailleuse, juge-t-elle, elle ne va pas la ramener. » Certains jours, à l'alpage, l'énergie de Marie Léauté passe tout entière à « cacher son jeu », comme elle dit : il arrive que des douleurs au dos la paralysent. Noëlle Garsou l'a surprise dans la combe, incapable de marcher, se traînant à quatre pattes à côté du troupeau. Tout enduret plutôt que quitter Péas. Un jour d'août 2018, elle chute, fièvre d'un vertèbre. La Reine ne pourra plus jamais garder. Pour sa première estive, Noëlle Garsou se retrouve soudain seule. Une femme en remplace une autre, mais pas seulement : un

LAMBERT PARLE
LE PREMIER :
« TU IMAGINES SI ON DEVAIT CALCULER CE QU'ON GAGNE À L'HEURE ? » ALORS NOËLLE ÉCLATE :
« ARRÊTE, NE ME CASSE PAS MON RÊVE ! »

monde vient de basculer. Garder les bêtes, métier longtemps réservé aux « derniers des derniers », est devenu un mythe en quelques décennies. Plus de 50 candidats se bousculent pour une quinzaine de places aux formations de l'école du Merle, à Salon-en-Provence (Bouches-du-Rhône), une référence dans le secteur. Les profils aussi ont changé. En montagne, certains diners entre bergers ressemblent à des soirées à Marseille ou Grenoble.

Ils sont une trentaine, ce soir-là, dans un refuge du coin, à Abris, âgés de 25 à 50 ans. Ça parle fort. Ça blague. Deux filles dansent près du bar. A une table, il y a Rita, diplômée en anthropologie, Mathieu en philosophie, et Laetitia en biodiversité. Un autre a démissionné de la fonction publique, celui-là était à l'usine. Ils ont choisi de quitter les villes. Sortir du système. Lâcher sur la technologie, les courses en grande surface, les lois et les contraintes, ne rien devoir à personne « sauf à tes brebis, à tes chiens, à la montagne ». Retrouver la nature. « Ça ressemble à une rupture, mais positive : la vraie vie est là-haut », explique Pauline, master de psycho. Après l'estive, elle partira faire des bijoux avec son frère. Un gaillard blond, intermittent du spectacle, murmure : « Je voulais me mettre à l'épreuve, tenir seul, face à moi-même. » Il rougit de la confiance. « Si intime que je dois être seul à le ressentir. »

Devant une bière, sa voisine est en train de prononcer les mêmes mots, exactement. Elle vit dans un camion, mais revient parfois chez sa mère, économisant sur ses salaires pendant l'alpage pour les faire durer tout l'hiver. « Moi, je suis une punk à brebis. » Les chopes se lèvent. « Ou alors une punk à maman », balance quelqu'un. Ça fait rire. On discute petits bouillottes et bons tuyaux, dans les fermes ou ailleurs. Rester libre, pas d'engagement surtout. De vieux tubes des années 1980 jouent de plus en plus fort. Un infirmier planifie déjà ses futures vacances dans son cabinet, « c'est pas ce qui manque ». « Tout de suite, ça fascine. On me réclame des histoires. » Une étude des services pastoraux alpins datant de 2020 relève que 90 % des 600 bergers des massifs ne viennent pas du milieu agricole et que la moitié sont des urbains.

VAGUE HIPPIE

Cette situation française surprend d'autant plus qu'elle est unique en Europe. A quelques kilomètres, du côté italien des crêtes, plus personne du pays n'accepterait de garder. « Maintenant, même les Roumains refusent », se lamentent un éleveur local. Des Albanais et des Arméniens viennent assurer les saisons, comme pour les tomates ou les vendanges, les nouveaux « misérables ».

Bien des chercheurs se sont penchés sur cette exception française. Elle remonterait à la vague hippie de 1968, estimant la plupart d'entre eux. A l'intérieur d'une même génération, un chassé-croisé s'est produit : des fils de la montagne réaient de partir à la ville ou de devenir moniteurs de ski, alors que le retour à la terre enthousiasmait de jeunes citadins. « Leur arrivée a été un choc de civilisations dans le milieu dur et très fermé des éleveurs, explique Marc Mallen, ingénieur et ethnopastoraliste. Ils les ont appelés les « Chevelus », entre autres choses, mais ils les ont vus revendiquer un boulot jusque-là réservé à ceux du village dont personne ne voulait plus. » Entre les propriétaires des



En haut, de gauche à droite : l'une des deux cabanes de l'alpage de Péas, dans le Queyras, le 13 octobre. Un troupeau de brebis paît près du col d'Izoard. Marie Léautaud, ancienne bergère, chez elle, à Château-Ville-Vieille (Hautes-Alpes). Marie-Josée Allemand dans son élevage, à Gap.



Ci-contre : un ami des bergers du Péas, Noëlle Garsou et Lambert Becq, a gardé l'article paru à leur sujet dans « Le Dauphiné libéré ». PHOTOS : BERNARD LE DARS/SIGNATURES POUR « LE MONDE »

100 «FRAGMENTS DE FRANCE»

À SIX MOIS de l'élection présidentielle, *Le Monde* brosse un portrait inédit du pays. 100 journalistes, accompagnés de 100 photographes, ont sillonné le terrain en septembre 2021. 40 000 kilomètres parcourus à la rencontre des Français pour raconter leur quotidien, leurs espoirs, leurs doutes. En partant d'une page blanche, nos reporters dépeignent la France d'aujourd'hui, à travers 100 histoires. Un tableau loin des préjugés, vivant et nuancé, tendre parfois, dur souvent. Voici le dernier volet de ces 100 reportages, publiés depuis le 17 octobre sur tous les supports du *Monde* et dans un numéro spécial de « M le magazine du Monde », paru le 23 octobre. Ils sont à retrouver en intégralité dans un grand format numérique exceptionnel publié sur Lemonde.fr.

bêtes et leurs nouveaux bergers, on se tutoie, on se tape dans la main, on s'interpelle par le prénom. Mais la différence ne s'est jamais estompée, deux univers sont restés côte à côte. Sans toujours se comprendre, parfois en se faisant peur.

« Pour nous, les néobergers, ce fossé a été une souffrance permanente », raconte André Leroy, un des premiers, dans les années 1970, à avoir renoncé aux études – une licence de sociologie à Versailles – pour prendre le bâton à Champoléon, plus à l'ouest, dans les Ecrins. « Quand je me suis coulé là-dedans, ça faisait rire les paysans. » Sa formation hybride lui ouvre alors une autre perception de la montagne. Sous l'impulsion d'une équipe de chercheurs de l'Institut national de la recherche agronomique, le berger contribue aux premiers diagnostics pastoraux, ces études scientifiques qui combinent le souci des bêtes et une meilleure préservation des espaces naturels. L'initiative se poursuit plus tard par une concertation entre acteurs de terrain autour des « alpages sentinelles », destinée à rendre compte du changement climatique.

Au fil du temps, le Saut du Laire, le pâturage d'André Leroy, devient ainsi une zone expérimentale célèbre dans le monde entier. « Les seuls à ne pas lui avoir accordé reconnaissance sont certains de ses propres éleveurs », relève Guillaume Lebaudy, ethnologue. En 2010, après dix-neuf ans, un courrier de ses employeurs invite sèchement André Leroy à « bien vouloir vider les deux cabanes de tous les effets personnels », sans autre forme de considération. Chassé du paradis. Il a mis longtemps à s'en remettre, un deuil. Des amis lui ont proposé de passer une annonce : « berger, 40 ans d'expérience, cherche. » Doucement, il les a arrêtés : « Non, pas ça. Ils vont avoir peur que je sois trop cher. Ils vont me prendre. » Il a fini par trouver une estive. Salaire : 1900 euros net par mois, le tarif plancier d'un contrat saisonnier de berger. Il a 72 ans. D'autres groupements ont bien sûr des approches différentes, celui d'Ancelet par exemple, un des plus importants de la région, présidé par Charles Pélissier. « Beaucoup de

gens ont souffert dans les alpages, les mentalités doivent changer, admet ce dernier. On a besoin des uns et des autres. »

A Péas, après le départ de la Reine, Noëlle Garsou a appelé à l'aide un voisin de Liège, Lambert Becq, ancien palefrenier de la gendarmerie belge. Tous les matins, au milieu des bêtes, ils ont l'impression de commencer un combat de catch. Les brebis mettent les moindres signes d'inattention, leurs coups de fatigue. Elles ont même appris à reconnaître le moment où ils décrochent leur téléphone portable. Alors elles commencent les « conneries ». Le troupeau se coupe, une partie file, l'autre d'attente. Eux se mettent à courir, au taquet, comme les chiens de conduite. Monter et descendre, parfois plus de 1000 mètres de dénivelé par jour, au milieu des éboulis. Noëlle Garsou pourrait en pleurer. Elle en pleure.

« LA HONTE D'UNE ATTAQUE »

Le soir, dans le huis clos de la petite cabane, l'un attrape un journal, un de ceux stockés pour allumer le poêle. Gravement, il déclame un article à haute voix. Coup d'œil sur la date : c'était dix ans plus tôt. Qu'importe. L'esprit flotte. Le temps se floute. Les souvenirs remontent derrière les paupières qui se ferment ; sa vie à soi s'entremêle à celle des brebis. Il faudrait dormir, mais l'aboiement des chiens vient hacher le sommeil ; alerte au loup ! Noëlle croit revoir la Reine de Péas bondir hors de la cabane en pleine nuit, peignoir rose, casquette, chaussures achetées à la foire de Saint-Luc et cigarette roulée. « Ne jamais laisser la bête approcher, il faut être là tout de suite pour éviter la honte d'une attaque », lui répétait l'expérimentée Marie Léautaud.

Un soir de brouillard, le loup est là, à 10 mètres même pas, un grand gris solitaire. Noëlle Garsou s'arrête. Tous deux se fixent, et qui lâchera le premier. Il finit par s'éloigner, tranquille, se retournant une dernière fois. « Tu crois qu'on devrait dormir à côté du troupeau ? », demande Noëlle à Lambert. Leur première estive s'achève le 15 octobre 2018. On recense les pertes : 10 bêtes à peine manquent à

MARIE LÉAUTAUD PRÉPARE SON CAFÉ QUAND UN VOISIN LUI A LANCÉ LA NOUVELLE : NOËLLE GARSOU ET LAMBERT BECQ NE REVIENTRONT PLUS GARDER À PÉAS

l'appel sur 1300, des maladies surtout. Un très bon résultat.

Les étés suivants passent comme un songe, les bergers belges ont pris confiance en eux. Infirmière, Noëlle soigne les moutons. Lui a dressé des chiens de troupeau. A leurs frais, ils apportent de la literie, refont le sol et le plafond d'une des cabanes, tout en bois de mêlée, installe une douche fonctionnant au solaire, des toilettes sèches. L'alpage de Péas est devenu le centre de leur vie. Ils s'y voient revenir pour dix ans.

En mai 2021, cinq poules rousses et des plans de choux-fleurs font eux aussi le voyage depuis la Belgique. Cette fois, les éleveurs ont mis un 4 x 4 à leur disposition, mais les contrats de travail saisonniers ne sont pas signés à leur arrivée. Chargée de l'administratif au sein du groupement pastoral, Marie-Josée Allemand explique avoir été débordée par les élections régionales : famille d'éleveurs, mais aussi de politiques. Cela fait des années qu'elle dirige la section départementale du Parti socialiste. Noëlle et Lambert protestent, mais sont persuadés que tout sera régularisé très vite.

Ils travaillent à Péas depuis quelques semaines déjà quand le loup attaque l'Ouraon, le pâturage voisin. Une trentaine de brebis sont tuées, une partie s'enfuit, le berger aussi. On frappe à leur porte. Ça doit être lui. Non, c'est un

inspecteur du travail, en contrôle dans le Queyras : il demande à vérifier leurs contrats. Toujours rien reçu. Par la même occasion, Noëlle et Lambert apprennent qu'une convention collective nationale a été négociée cette année, nouvelle grille de salaires, nouveau calcul des heures travaillées. Redescendu dans la vallée, l'inspecteur prend contact avec les éleveurs.

Accompagnée d'une huissière, une délégation du groupement monte plusieurs fois avec les contrats. Noëlle et Lambert refusent de les signer sans négociation préalable sur leurs conditions de travail. « Ils donnaient l'impression de découvrir peu à peu une situation », se souvient Olivier Turquin, vice-président de l'Association des bergères et bergers des Alpes du Sud et de Provence, alerté à son tour. Les deux sont priés de faire leurs bagages sur le champ, racontent-ils, dénonçant leur « expulsion ». « Tu prends ton temps pour faire les caisses, tu ne pleures pas devant eux : on partira debout », dit Lambert à Noëlle. De leur côté, les éleveurs expliquent qu'il s'agissait d'une simple mise à pied conservatoire.

SCIENCE DES BÊTES

A Château-Ville-Vieille, dont dépend l'alpage communal de Péas, une manifestation de soutien s'est tenue devant l'office du tourisme : la première dans la vie de Fernand, 74 ans, un des 349 habitants du village. Quelques bergers y étaient. « Au début, on s'est tout fait avoir par nos éleveurs, plaisante l'un d'eux. Ils ont du charisme, un charme fou. » Lui aussi voulait se faire reconnaître comme un des leurs, entrer dans leur vie, voler un peu de leur science des bêtes. « Mais tu as peur de te faire moins apprécier si tu ne t'écrites pas. » L'affaire pourrait finir devant les prud'hommes de Gap, la décision est très attendue. Noëlle Garsou veut aller jusqu'au bout : « Je me sens une mission, la situation est trop humiliante. »

Dans son élevage, du côté de Gap, Marie-Josée Allemand ne décolère pas. « Ils ont trahi notre confiance, c'est le risque quand on travaille avec des personnes qui ne sont pas du milieu », estime-t-elle. « Nous, on

n'est pas des mauvaises gens. Tout ce qui nous importe, c'est notre troupeau. » Si elle s'écouait, l'année prochaine, elle prendrait deux salariés aux 35 heures, payés 1300 euros. « Au moins, on ne serait pas emmerdés par la convention collective. Ou alors des étrangers, des crève-la-faim, prêts à faire n'importe quoi. On nous force presque à devenir méchants. » Lourid soupire. Malheureusement, elle en est sûre, ses partenaires dans le groupement pastoral n'accepteront jamais sa proposition. Dans la cour de la ferme, les brebis se bousculent pour sortir des camions. Brouhaha de transhumance, festive vite de s'achever. Un autre berger avait pris la relève pour finir la saison. La veille du départ, le loup a attaqué une partie du troupeau : 68 bêtes perdues sur les deux élevages.

Marie Léautaud préparait son café chez elle, une maisonnette municipale à Château-Ville-Vieille, quand un voisin lui a lancé la nouvelle : Noëlle Garsou et Lambert Becq ne reviendront plus garder à Péas. « Arrête de boire », elle a commencé par répliquer. Personne ne détecte cet alpage, même ces gens des villes, les nouveaux bergers. D'ailleurs, qu'est-ce qui les attire dans cette vie rude ? Marie n'a jamais compris. En tout cas, eux ne se laissent pas faire : elle n'aurait pas osé, dit-elle. Maintenant, pourvu qu'on la garde au moins à la station de ski, où elle est « perche-woman » au tire-fesses débutant...

Dans la salle à manger, elle sort ses albums. Revoir les photos : Ici Dolly, là Titi-tou. Ce sont des chiens et des brebis, sa famille à elle. Et si elle remontait là-haut, rien qu'une fois ? Elle n'a jamais osé depuis sa chute. Elle ouvre la porte. OÙ sont passées les chaussures achetées à la foire de Saint-Luc ? Ça y est, elle est partie. L'alpage s'offre devant elle, les arbres rouges avec l'automne, les falaises de Rochebrune. Au milieu du cirque de montagne, la petite dame cabossée, sans âge, se redresse soudain comme par magie. Elle dépile sa casquette. La coiffe avec cérémonie. Mains sur les hanches, yeux dans le soleil, la voilà de nouveau, pour un instant, la Reine de Péas. ■

FLORENCE AUBENAS